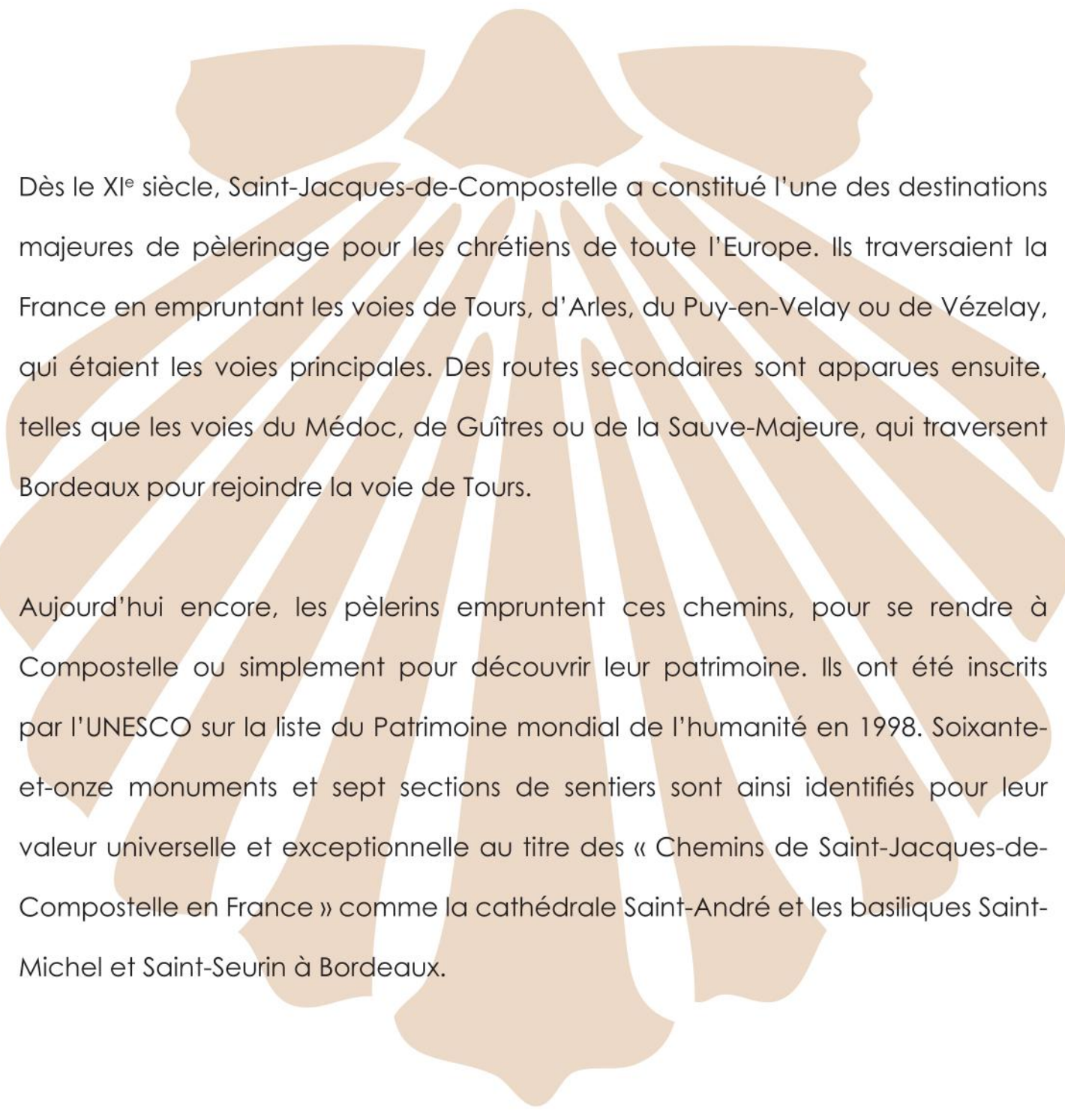




POUR DÉCOUVRIR LE PASSAGE DES PÈLERINS DE SAINT-JACQUES ENTRE LORMONT ET GRADIGNAN, LE SERVICE DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE URBAIN EN PROJET, EN PARTENARIAT AVEC L'ASSOCIATION ARCHIMUSE-BORDEAUX PROPOSE D'EXPLORER LA RICHESSE DU PATRIMOINE LIÉ AU PÈLERINAGE VERS COMPOSTELLE.

L'ASSOCIATION PROMET LA MISE EN VALEUR DU PATRIMOINE, NOTAMMENT PAR DES ACTIONS DE MÉDIATION. CE PARCOURS ENTRE DANS SON PROGRAMME ANNUEL DÉDIÉ À LA VALORISATION DES CHEMINS DE SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE. UNE PROMENADE À LIRE ET À VIVRE POUR EXPÉRIMENTER LA TRAVERSÉE DE CE TERRITOIRE COMME LE FAISAIT LE PÈLERIN À L'ÉPOQUE MÉDIÉVALE.



Dès le XI^e siècle, Saint-Jacques-de-Compostelle a constitué l'une des destinations majeures de pèlerinage pour les chrétiens de toute l'Europe. Ils traversaient la France en empruntant les voies de Tours, d'Arles, du Puy-en-Velay ou de Vézelay, qui étaient les voies principales. Des routes secondaires sont apparues ensuite, telles que les voies du Médoc, de Guîtres ou de la Sauve-Majeure, qui traversent Bordeaux pour rejoindre la voie de Tours.

Aujourd'hui encore, les pèlerins empruntent ces chemins, pour se rendre à Compostelle ou simplement pour découvrir leur patrimoine. Ils ont été inscrits par l'UNESCO sur la liste du Patrimoine mondial de l'humanité en 1998. Soixante-et-onze monuments et sept sections de sentiers sont ainsi identifiés pour leur valeur universelle et exceptionnelle au titre des « Chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle en France » comme la cathédrale Saint-André et les basiliques Saint-Michel et Saint-Seurin à Bordeaux.



Parcours #13

EN ROUTE VERS COMPOSTELLE



Conception : Sylvain Schoonbaert, Anne-Laure Moniot, service de l'architecture et du patrimoine urbain en projet; Maÿlys Fernandes, Amandine Trucy et Marie Zdyb, association Archimuse-Bordeaux

Illustration de couverture : Rives de la Garonne, Hermann Van der Hem, 1642. (Bibliothèque nationale de France) extrait.

Graphisme : Anais Peulet, service de l'architecture et du patrimoine urbain en projet

I. L'ARRIVÉE À BORDEAUX

• Panorama sur Bordeaux

Arrivant du Nord, les pèlerins traversaient de vastes étendues boisées afin de rejoindre Bordeaux. Ils pouvaient tout d'abord faire étape à la commanderie des Templiers d'Ambarès, puis à l'abbaye de Bonlieu à Sainte-Eulalie. Ils descendaient ensuite vers Lormont, où ils se rendaient à l'église Saint-Martin. Il fallait cependant éviter le bois de Pillebourse, qui portait bien son nom car il était connu pour les brigands qui s'y trouvaient. Après s'être recueillis, les pèlerins pouvaient se rendre à l'un des ports bordant la Garonne, afin de rejoindre Bordeaux. En effet, pour continuer le périple il fallait absolument passer le fleuve. L'église Saint-Martin a traversé le temps et officie toujours aujourd'hui. Quant aux panoramas qu'observaient les pèlerins du Moyen-âge depuis Lormont, le parc de l'Ermitage Sainte-Catherine nous donne une idée de ce qu'ils étaient. Ses coteaux boisés surplombant le fleuve nous laissent imaginer ce que pouvait être la vue sur Bordeaux à l'époque médiévale, depuis la rive qui leur faisait face. De nombreux pèlerins de Saint-Jacques venaient également se recueillir à la chapelle Sainte-Catherine cachée dans ce parc.



Rives de la Garonne, Hermann Van der Hem, 1638. (Bibliothèque nationale de France)

• Le pèlerin sur la Garonne

Afin d'atteindre la rive opposée, les pèlerins devaient payer un droit de passage pour franchir le fleuve, qu'on nommait à l'époque la « Rivière » ou « la Mer ». Un batelier dirigeait "l'anguille", une embarcation à fond plat qui permettait de rejoindre Bordeaux rapidement. C'était le seul mode de transport connu pour traverser le fleuve. Cependant, la Garonne était source de nombreuses craintes de la part des pèlerins. Comme l'atteste la Grande Chanson des pèlerins de Saint-Jacques, dont les premières retranscriptions datent du XVIII^e siècle, les voyageurs étaient persuadés que le Diable l'habitait. Il ne fallait donc surtout pas tomber à l'eau, sous peine d'être happé par un démon et ne pas pouvoir achever son périple. Heureusement, saint Jacques était considéré comme le saint défenseur des eaux. La traversée était ainsi placée sous sa protection, ce qui permettait aux pèlerins d'atteindre l'autre rive sans trop de craintes.

• Le port

Quand nous fûmes au port de Blaye, Près de Bordeaux, Nous entrâmes dedans la barque pour passer l'eau, Il y a bien sept lieues d'eaux bonnes et grandes. Marinier, passe promptement De peur de la tourmente, prions Dieu!

(Extrait de la Grande Chanson des pèlerins de Saint-Jacques, anonyme, XVIII^e siècle)

La Garonne était bordée de nombreux petits ports, car à l'époque le mode de transport privilégié pour les marchandises était le transport fluvial. Les pèlerins pouvaient arriver à Bordeaux du port de Blaye, tel que l'atteste la chanson, ou du port de Trégué, situé aux environs de l'actuelle place Stalingrad de Lormont. Pour ce dernier, ils pouvaient choisir d'embarquer au port de l'Archevêque ou au port de l'hôpital de Lissandre, situé plus au sud, au niveau de la frontière des actuelles communes de Lormont et de Bordeaux. Cependant l'emplacement de ces ports reste incertain. À l'arrivée sur la rive gauche, les jacquets étaient débarqués au port Deus Peregris, à l'embouchure du Peugue. C'était à l'époque l'un des plus importants ports de Bordeaux. Il ne reste aujourd'hui plus de traces de ce port, localisé aux environs de l'actuel cours Alsace-Lorraine.

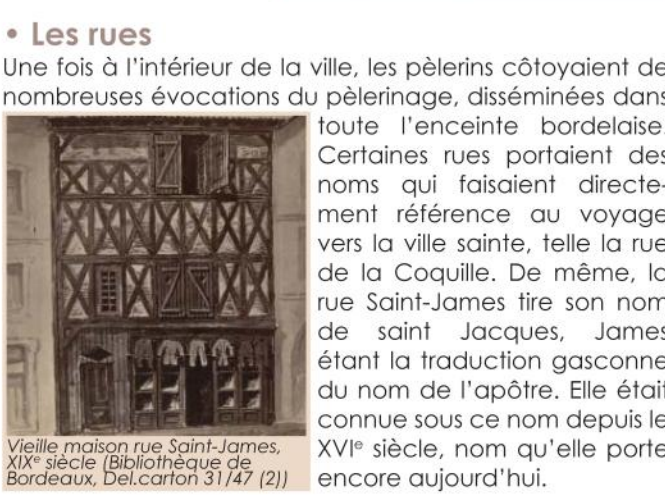


Bordeaux, le port vu de la Grave (date inconnue, Archives historiques de la Gironde, Tome XXXIX, pl. XI). (Bibliothèque de Bordeaux, Del. Carton 107/1)

II. L'ENTRÉE DANS LA VILLE

• Les portes

Une fois sur la terre ferme, les pèlerins devaient passer un péage pour pouvoir pénétrer dans la ville fortifiée. L'entrée était payante, un droit de passage étant exigé pour chaque étranger. Cependant les pèlerins n'y étaient pas toujours soumis. Comme toute grande ville de l'époque, Bordeaux était une cité entièrement fortifiée, dont les seuls accès étaient des portes monumentales. Les voyageurs empruntaient principalement la porte Saint-Jean qui était composée de deux tours défensives. Au XV^e siècle, elle fut renforcée par la porte Caillau au Nord, aujourd'hui emblématique de la ville. La porte Saint-Jean a sans doute disparu au XVII^e siècle lors d'un réaménagement de l'espace urbain, qui a nécessité d'abattre les murailles.



Porte Saint-Jean et porte Caillau, Hermann Van der Hem, 1638 (Bibliothèque nationale de France)

• Les rues

Une fois à l'intérieur de la ville, les pèlerins côtoyaient de nombreuses évocations du pèlerinage, disséminées dans toute l'enceinte bordelaise. Certaines rues portaient des noms qui faisaient directement référence au voyage vers la ville sainte, telle la rue de la Coquille. De même, la rue Saint-James tire son nom de saint Jacques, James étant la traduction gasconne du nom de l'apôtre. Elle était connue sous ce nom depuis le XVI^e siècle, nom qu'elle porte encore aujourd'hui.

Vieille maison rue Saint-James, XIX^e siècle (Bibliothèque de Bordeaux, Del. carton 31/47 (2))

• Vivre la ville

Traverser la ville donnait l'occasion de faire le plein de vivres. Il ne fallait pas manquer de nourriture sur le chemin à la sortie de Bordeaux. Les pèlerins s'arrêtaient donc sur la place du marché, actuelle place Fernand-Lafargue, afin d'acheter de la nourriture. De même, le passage dans les grandes villes permettait aux pèlerins de renouveler leurs vêtements ou leurs chaussures, bien vite abîmés par ce long périple. Ils pouvaient également acheter des enseignes de pèlerinage, des sportelles, petites broches d'étoffe vendues sur les routes allant à Compostelle. Ils pouvaient ainsi être identifiés comme des jacquets lors de leur voyage. Et, à leur retour, ces enseignes devenaient un souvenir de dévotion individuelle leur permettant de vénérer le saint dans leur propre habitation. Ces petites épingles, aussi appelées insignes, ne sont pas propres au pèlerinage jacquaire. On en trouvait à l'effigie d'autres saints faisant l'objet d'un pèlerinage, comme Notre-Dame de Rocamadour, par exemple.

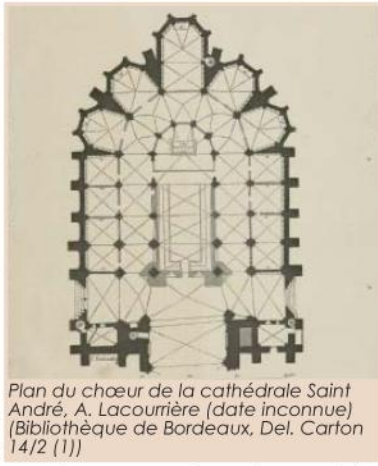
III. LE CULTE DE SAINT JACQUES

• Des reliques

Le pèlerinage vers Compostelle était mu par un besoin de repentance et de pardon de la part des croyants. Leur périple était donc rythmé par des haltes dans de nombreux édifices religieux, où ils rendaient un culte aux saints locaux. Saint-Jacques-de-Compostelle n'était donc pas le seul et unique lieu où les pèlerins pouvaient se repentir, ils le faisaient aussi dans chacun des édifices religieux présents sur leur chemin jusqu'au lieu saint. Ils s'y recueillaient avant tout pour prier. Une des facettes de cette dévotion particulière est le culte porté aux reliques. La basilique Saint-Seurin en est un des témoignages les plus marquants à Bordeaux. Sa crypte était particulièrement célèbre pour ses inhumations. De plus, elle est considérée comme un témoin des premières heures du christianisme en France, sa construction ayant débuté à la fin de l'Antiquité tardive. L'édifice a traversé les époques ce qui lui a valu une grande renommée.

• Liturgie du pèlerin

Le culte des reliques a eu des répercussions directes sur l'architecture des édifices religieux liés au pèlerinage. En effet, la volonté des pèlerins était principalement de se recueillir devant les reliques. Il a donc été nécessaire de transformer l'organisation interne des églises, notamment dans le chœur, où se trouvait parfois la crypte. C'est le cas de la cathédrale Saint-André de Bordeaux, qui présente cette disposition particulière autour de son chœur. Elle consiste en un vaisseau continu séparant les chapelles du chœur, appelé déambulatoire. Son apparition dans cette partie des édifices a permis de fluidifier les flots de pèlerins, venus rendre un culte aux reliques. Cette innovation architecturale donne l'occasion aux croyants de faire le tour du chœur, puis de repartir sans avoir à faire demi-tour. Cette disposition a été adaptée dans de nombreuses constructions dans toute l'Europe, dès la fin de l'époque carolingienne.



Plan du chœur de la cathédrale Saint-André, A. Lacoumère (date inconnue) (Bibliothèque de Bordeaux, Del. Carton 14/2 (1))

Les confréries religieuses



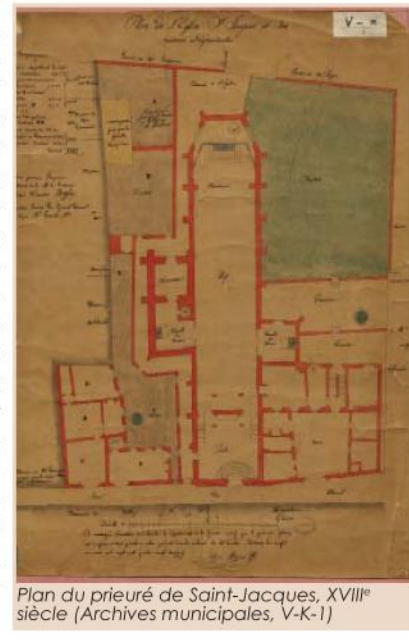
Registre de la confrérie de St-Jacques établi en l'église Saint-Michel, 1526-1602 (Archives municipales, 66 S 239)

Le culte à saint Jacques a également fait émerger des communautés religieuses. Elles formaient des associations de croyants afin de vouer un culte particulier aux saints. C'est le cas pour la confrérie de Saint-Jacques présente à la basilique Saint-Michel. Ainsi, chaque 25 juillet, jour de la saint Jacques, ses membres partaient en pèlerinage jusqu'à la chapelle de l'hôpital Saint-Jacques. Cette corporation de fidèles a également contribué à l'aménagement d'une chapelle du nom du saint à la place de la chapelle Sainte-Appolonie dans l'édifice. Ce chantier se fit à l'initiative du cardinal François Sourdis en 1612.

IV. L'HOSPITALITÉ

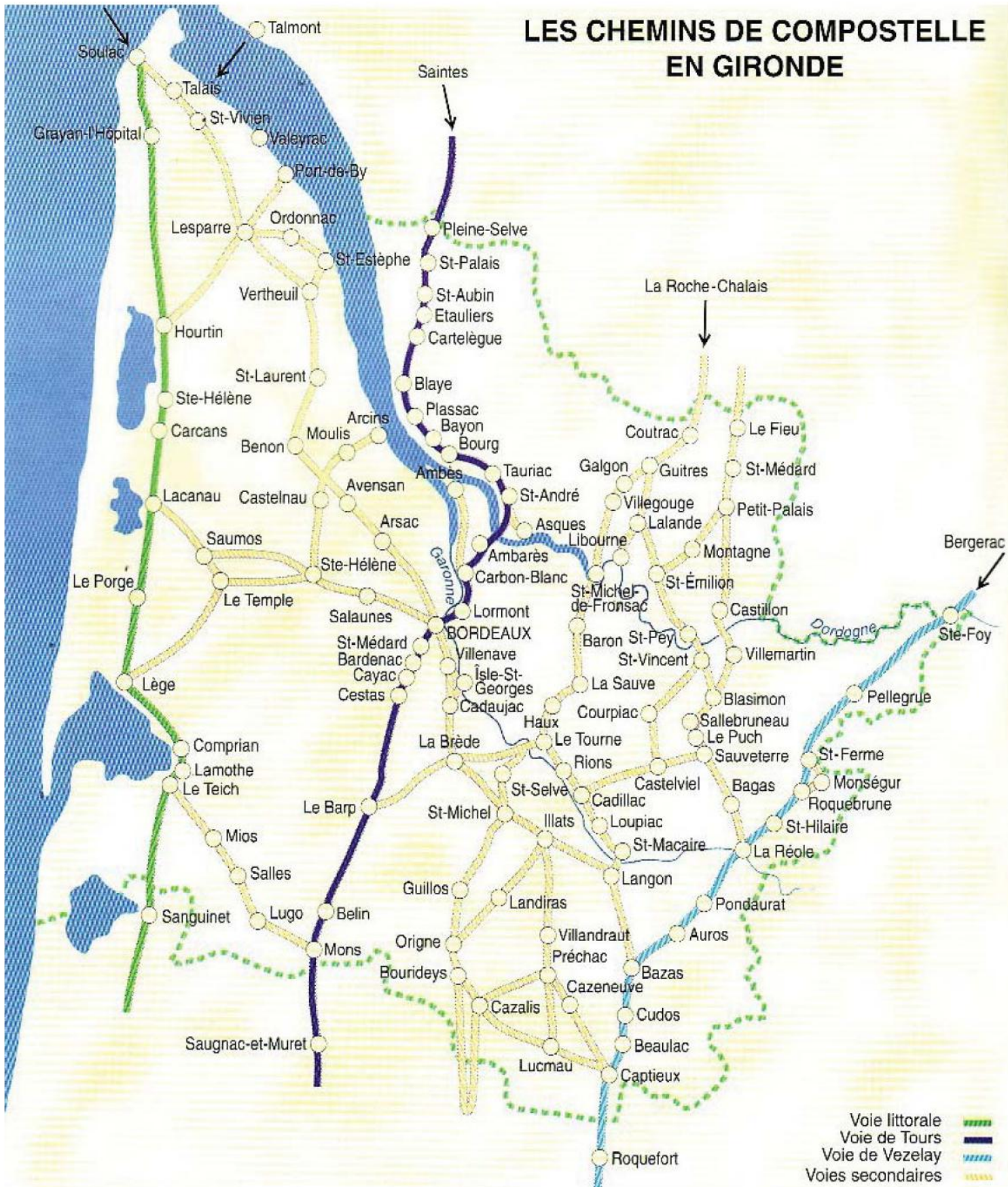
• Les confréries hospitalières

Après leur journée de marche et de recueillement, les jacquets souhaitaient se reposer et reprendre des forces. Pour ce faire, ils pouvaient séjourner dans les fondations hospitalières, où ils étaient hébergés et nourris gratuitement, voire soignés si nécessaire. Ils y retrouvaient d'autres pèlerins, avec qui ils pouvaient échanger leur expérience. Ce type d'établissements était géré par des confréries hospitalières, une communauté monastique à ne pas confondre avec les confréries religieuses précédemment évoquées. À Bordeaux, les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem avaient construit l'hôpital Saint-Jean près de l'ancienne porte du même nom, où séjournaient les pèlerins. Les jacquets pouvaient également s'arrêter plus loin, à l'hôpital Saint-Jacques, ou Saint-James en gascon. Ce dernier, qui ouvrit ses portes en 1119, se situait près de l'actuelle rue du Mirail. Établi hors les murs, il était doté d'un prieuré et d'un cimetière. À la sortie de la ville, les pèlerins pouvaient aussi faire étape à l'hôpital Saint-Julien, actuelle place de la victoire, au prieuré Notre-Dame-de-Bardnac de Pessac ou à celui de Cayac à Gradignan, qui proposaient des services similaires. Ce dernier avait pour particularité d'être construit de part et d'autre de la route. Les deux parties étaient reliées par une galerie aérienne. Les pèlerins ne pouvaient donc pas l'éviter.



Plan du prieuré de Saint-Jacques, XVIII^e siècle (Archives municipales, V-K-1)

LES CHEMINS DE COMPOSTELLE EN GIRONDE



• Relais et auberges

Hors la ville, les voyageurs pouvaient faire halte dans les auberges et les relais qui se trouvaient le long des chemins. À l'inverse des hôpitaux, ces établissements étaient payants. Un de ces relais se trouvait à Lormont et accueillait les pèlerins avant leur traversée de la Garonne. Cependant il n'en reste aucune trace aujourd'hui. Ces établissements et leurs habitués ont fait l'objet de nombreuses fables, telle que celle du Pendu-dépendu. Diverses versions de ce récit sont apparues au fil des siècles, à l'exemple de Toulouse. Celle-ci raconte l'histoire d'un pèlerin et de son fils faisant halte chez un aubergiste toulousain. L'hôte, peu scrupuleux, décide de glisser une coupe en argent dans la malle du fils afin de pouvoir le traîner devant le juge et ainsi leur extorquer de l'argent. Le fils est condamné pour le larcin mais le père, connaissant la loyauté de son fils, souhaite être pendu à sa place, sans résultat. Le fils est donc pendu sur la place publique. Le père décide malgré tout de continuer son chemin vers Compostelle. À son retour, il repasse par ce village et voit le corps de son fils pendu et commence à se lamenter. Il se fait alors interpellé par son fils, qui lui demande de cesser de pleurer, car saint Jacques connaît la vérité à son sujet. Le peuple, entendant

ses cris accourt et détache le fils. L'aubergiste est pendu à sa place. Ce récit fait partie des nombreuses légendes témoignent de l'important mysticisme dont les chemins étaient l'objet au Moyen-âge.



Rouge au soir, blanc au matin, c'est la journée du pèlerin, 1660-1662 (Bibliothèque nationale de France)

V. L'ABOUTISSEMENT : COMPOSTELLE

• Le balisage des chemins

La route vers Compostelle était jalonnée de façon régulière, afin de guider les pèlerins sur leur chemin. Des repères étaient placés aux abords des voies, permettant aux marcheurs de ne pas se perdre. Ces balises pouvaient prendre la forme de croix ou de pierres marquées d'une croix ou d'une coquille. Elles étaient aussi bien placées hors les murs qu'au sein des villes. Il en reste de nombreux témoignages aujourd'hui, dont la croix de Saint-Genès de Bordeaux fait partie. La croix que l'on voit aujourd'hui est une substitution du XVII^e siècle, cependant elle a pris la place d'une croix médiévale plus ancienne, qui se situait exactement au même endroit. Elle témoigne de ce balisage jacquaire, guidant les pèlerins sur la bonne voie.



Croix de Saint-Genès, Archimuse-Bordeaux, 2016

• Le balisage des chemins

La route vers Compostelle faisait l'objet de nombreuses craintes de la part des pèlerins. D'une part, les chemins étaient rudimentaires et d'autre part peu sûrs. Brigands et vagabonds erraient sur ces routes, ils abusaient de la vulnérabilité des pèlerins et en profitaient pour les dépouiller. Les brigands se faisaient parfois passer pour des prêtres ou des pèlerins, afin de gagner la confiance des jacquets. Les craintes concernaient aussi les aubergistes, tel que l'atteste la fameuse fable du Pendu-dépendu. Certains de ces bandits ont inspiré le nom de lieux-dits de Gironde, à l'exemple du bois de Pillebourse de Lormont. Ce type de mésaventures était assez courant. Dans le pire des cas, les pèlerins pouvaient trouver la mort sur le chemin vers Compostelle ou à leur retour. Elle pouvait être causée par la fatigue, la maladie ou par les fourberies des bandits. Les jacquets étaient alors enterrés sur place. De nombreuses tombes de pèlerins ont ainsi été retrouvées le long des voies. On y retrouve les fameuses coquilles Saint-Jacques percées, que les pèlerins accrochaient à leurs vêtements. Des tombes de ce genre ont été découvertes à l'église Saint-Martin de Lormont, à la cathédrale Saint-André ou encore sur la place Pey-Berland. De manière générale, ces pèlerins étaient inhumés de façon privilégiée dans les cimetières dédiés à saint Jacques. Cependant, rares étaient les pèlerins qui décédaient sur le chemin, la grande majorité d'entre eux achevant leur pèlerinage sans difficulté. Pour se motiver mutuellement lors de leur périple, les pèlerins entonnaient des chants. Il existait même des cris de ralliement spécifiques aux jacquets, tel qu'« Ultréial » : qui signifiait « Plus loin, allons ! ». Cette expression de joie se retrouve dans le Codex Calixtinus, le livre de saint Jacques, conservé à la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Heru Sanctiagu Seigneur Saint Jacques
Got Sanctiagu Grand Saint Jacques
E ultraia Plus loin, allons !
E suseia Plus haut allons !
Deus adjuvat nos Dieu aide nous !

Livre I, Codex Calixtinus, attribué à Aimery Picaut, 1140

• Traverser les paysages

À la sortie de Bordeaux, il restait aux jacquets quelques étapes difficiles lors de leur périple. La traversée des Pyrénées était particulièrement ardue, car les pèlerins n'étaient pas toujours bien équipés pour effectuer le trajet à travers les massifs montagneux. Cependant, bien avant d'arriver dans cette région, les pèlerins appréhendaient leur passage par les Landes. En effet, elles étaient réputées pour être une contrée pénible à traverser, peuplée de gens malhonnêtes et peu civilisés, prêts à les dépouiller. Comme le dit Aimery Picaut dans le Liber Sancti Jacobi, appelé Guide du pèlerin aujourd'hui : « Si par hasard, tu traverses les Landes en été, prends soin de préserver ton visage des mouches énormes qui foisonnent surtout là-bas et qu'on appelle guêpes ou taons ; et si tu ne regardes pas tes pieds avec précaution, tu t'enfonceras rapidement jusqu'au genou dans le sable marin qui là-bas est envahissant. » (traduction de Jeanne Viellard, 1969)

Malgré cela, la plupart des pèlerins continuaient leur route jusqu'à Compostelle avec entrain. Ils achevaient leur périple sans heurts de manière générale. Les nombreuses étapes présentes le long du chemin leur permettaient de marcher jusqu'au lieu saint sans trop d'encombre, une fois sortis des villes fortifiées. Et comme le diraient les pèlerins : « E ultréia, e suseial ! » c'est-à-dire « Plus loin allons, plus haut allons ! »

> DURÉE DU PARCOURS

- Dans Bordeaux : 3h
- De Lormont à Gradignan : Promenade d'une journée

> TRANSPORTS EN COMMUN

- De Lormont à Bordeaux : BatCub
- De Bordeaux à Gradignan : Bus ligne 8